

Mots. Les langages du politique

77 (2005)
Proximité

Jacques Guilhaumou

Philippe Dufour, *La pensée romanesque du langage*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « Philippe Dufour, *La pensée romanesque du langage* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 77 | 2005, mis en ligne le 31 janvier 2008. URL : <http://mots.revues.org/280>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : ENS Éditions

<http://mots.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://mots.revues.org/280>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

s'est instaurée, consistant à « donner la parole au peuple ». L'orateur mène en effet son argumentation de telle sorte que la conclusion finale ne soit pas prononcée par lui mais par le public, qui reçoit ainsi la parole pour formuler des énoncés dont la responsabilité revient en fait à l'orateur. Cette délégation de l'énonciation peut être considérée comme une forme de polyphonie, puisque c'est l'interlocuteur qui, manipulé par des procédés rhétoriques, devient l'énonciateur des arguments en réalité assumés par l'orateur.

La polyphonie peut donc être considérée comme un second chemin pour parcourir l'ouvrage, à côté de celui constitué par le regroupement thématique en chapitres : de leur production jusqu'à leur réception, les discours politiques se font en effet l'écho de voix très diverses.

Vingt-deux chapitres pour couvrir une vingtaine de siècles d'histoire de l'argumentation : le pari était osé. Mais sans prétendre à l'exhaustivité, cet ouvrage interroge et éclaire divers aspects de l'argumentation, la pluralité des approches reflétant avec justesse la diversité des discours politiques. Le lecteur, au terme d'un parcours qui l'a mené de la *Rhétorique* d'Aristote aux petites phrases de Jean-Marie Le Pen, parvient peu à peu à mieux cerner les enjeux, les spécificités et les modalités de fonctionnement du discours politique d'aujourd'hui.

Marie-Laure Florea

La pensée romanesque du langage

Philippe Dufour

Paris, Le Seuil, 2004, 320 p.

L'époque où se déploie l'écriture romanesque prise en compte dans cet ouvrage se situe à la confluence de la génération de 1820 et de celle de 1850, donc se concrétise par une assemblée d'écrivains (Flaubert, Zola) entourés de leurs maîtres (Stendhal, Balzac, Hugo). Le discours social de la bourgeoisie triomphante est au zénith de la société où vivent ces cinq romanciers. Sa dimension consensuelle est telle que les formes démocratiques héritées de la Révolution française – l'opinion, l'éloquence de la tribune, la voix du publiciste – sont devenues sans contenu par la multiplication des auditeurs sans conscience. L'idéal révolutionnaire d'une langue en adéquation avec la pensée, à l'encontre de l'abus des mots, n'est plus, au regard de ces romanciers, qu'un instrument de domination de la bourgeoisie à la recherche de la persuasion sans la conviction. Leur propos consiste alors à multiplier les procédés fictionnels de mise à distance d'une telle langue mimétique en y introduisant de la rectifica-

tion, de l'explication, du dialogue, donc en constituant des « formations imaginaires » où se précise « l'insistance de l'altérité dans l'identité discursive » (Michel Pêcheux, *L'inquiétude du discours*, 1990, p. 298).

Ainsi, dans *La Comédie humaine*, Balzac joue de l'alternance entre la voix authentique et la voix décevante, pour ne pas dire bête, en promouvant le langage d'action dans le but de souligner l'ambiguïté de la langue consensuelle. Les romanciers arrivent alors à produire une reformation et une redescription imaginaires des mœurs sur la base d'une « microsociologie des interactions verbales ». Flaubert y ajoute une telle habileté dans le maniement des « formations imaginaires » que l'on peut entendre dans ses romans le langage politique de 1789 devenu simplement bourgeois comme une parole agressive, haletante, absolue, stérile sous l'emprise à la fois des notables sophistes et d'une multitude irrationnelle. Il en ressort, dans *Madame Bovary*, des corps stupéfaits, chancelants, haletants sur une scène verbale où se déploient ordinairement les propos « démocratiques » de tribune.

Le romancier devient ethnolinguiste, ses romans sont avant tout d'ordre philologique. Alors que la société bourgeoise a disqualifié la nation, il fragmente la langue consensuelle par l'affirmation d'une « sociologie des langages » où la représentation réaliste de la parole, et tout particulièrement populaire, occupe une place non négligeable grâce au dialogue. Le discours revient à l'histoire. Le réalisme linguistique s'impose dans le déploiement imaginaire de « la division des langages », la redistribution fictionnelle des sociolectes à l'encontre du discours du juste milieu, de la médiocrité régnante. Les discours finissaient par s'indifférencier dans une parole « démocratique » assimilée à un terrifiant consensus couvrant la voix de la différence. Dès les romans de Balzac, les barbarismes se multiplient pour signifier la prise au sérieux de la parole populaire, jusqu'à son autonomisation dans la parole ouvrière avec Zola.

Considérant que la fiction dit présentement la vérité du langage, Philippe Dufour nous convie à apprécier l'ampleur de la forme pensante qui instaure une « science romanesque du langage ». Mieux encore, il nous fait découvrir, et tout particulièrement avec Hugo dans *Quatrevingt-Treize*, la production d'un *dictionnaire du discours* – au même titre que le linguiste parle d'une *analyse du discours* – qui « ne peut plus s'écrire naïvement avec le vocabulaire disponible de la langue. Il lui faut l'évaluer à mesure. Il prend acte de la division des sociolectes dans la société démocratique » (p. 281), par la visibilité sociale, au sein même d'une formation imaginaire, d'un mot, d'une forme rhétorique, d'un commentaire métalinguistique, etc. « Le récit s'étonne devant le langage, pratique des arrêts sur vocable », ajoute Philippe Dufour. Tout se joue alors autour de la défaillance du langage, de la dissemblance des sentiments reconnus sous le consensus des expressions « démocratiques ». La simple

mention d'un mot pris dans un contexte « démocratique » en subvertit même l'emploi, soulignant ainsi une écriture angoissée face à l'impuissance du verbe.

Au départ Stendhal, à l'égal des Jacobins, déclare la guerre à la rhétorique, en s'efforçant de renouer avec la vérité du langage à l'encontre de l'abus des mots. Un vrai héros condillacien prend figure avec Fabrice dans *La Chartreuse de Parme*. Mais l'obscurcissement des mots est tel, l'opinion à ce point manipulée que le romancier doit d'abord résister à cette configuration fantastique des mots en renonçant à l'idéal des Lumières par le déploiement d'un style ironique et d'une écriture en mouvement. Face à l'échec d'un certain héritage condillacien - celui des Idéologues à vrai dire - il s'autorise à jouer du dérèglement du langage. Flaubert mène à terme cette entreprise distinctive en partant du constat d'un langage « démocratique » tellement perverti par son emprisonnement absolu dans le discours social qu'il devient incommunicable. Tout est devenu bête, même l'amour ; les mots sont pris au piège.

De fait, Flaubert n'a pas vraiment recherché le chemin d'« un contre-langage faisant sécession avec le discours social » ; il ne retient que le « moment négatif » de la défaillance du langage. En privilégiant « le travail du négatif », il attire notre attention – comme le montre bien Pierre Bergounioux dans un texte sur « la lutte des consciences dans la littérature », publié sur le site du Centre Flaubert de l'université de Rouen – sur la position énonciative des êtres vivants, sur leur altérité au plus près de ce que Michel Pêcheux appelle « la délocalisation tendantielle du sujet énonciateur ». Cependant, le siècle de Hegel et de Hugo rend toujours possible la transformation du « signifié inerte » au sein d'un espace créateur de sens nouveau pour l'humanité agissante et souffrante. La littérature est aussi un espace de reconnaissance sociale pour les consciences.

En fin de compte, il est insuffisant de rendre compte du contenu d'un tel ouvrage de critique littéraire, par ailleurs très au fait des réflexions sur le langage, sans souligner un accent barthésien et, au-delà, une qualité de l'analyse qui passionnent le lecteur chapitre après chapitre, paragraphe après paragraphe. On lit Philippe Dufour, on se remémore le passage d'un roman célèbre, on le relit, on y revient, on en savoure telle ou telle formulation à la lumière de l'exceptionnelle amplitude du regard critique. En effet, le regard porté est tout à la fois celui du littéraire, du sociologue, de l'anthropologue, du philosophe du langage, voire du linguiste. Nous souhaitons donc marquer, par ce compte rendu, la naissance d'un grand livre, mûrement réfléchi dans un rapport exceptionnel de sympathie, de proximité avec les romans étudiés, tout en déployant une écriture critique d'une étonnante densité.

Jacques Guilhaumou